

*NOTICE pour le plan d'Athènes antique, dressé par M. Emile BURNOUF, membre de l'École française d'Athènes.*

L'identité des principales collines de l'ancienne Athènes est trop bien démontrée pour qu'il soit nécessaire aujourd'hui de revenir sur ce sujet : l'Acropolis, l'Aréopage, la colline de Musée, le Pnyx n'offrent plus aucun doute qui puisse arrêter l'archéologue; j'en dirais autant du mont Lycabète, si de nos jours on n'avait élevé à son sujet des difficultés que la topographie, éclairée par l'antiquité, n'aurait pas dû faire naître. On ne peut non plus élever aucun doute sur l'identité de plusieurs monuments dont la place est clairement indiquée et dont les ruines sont assez grandes pour qu'on les puisse reconnaître : tels sont par exemple, le Parthénon et l'Érechtheion, les Propylées et le temple de la Victoire Aptère, les temples de Thésée et de Jupiter Olympien, l'horloge d'Andronicos, le monument de Lysicrate.

Mais il faut bien le dire, ce qui existe aujourd'hui de monuments authentiques de l'ancienne Athènes n'est qu'une médiocre partie de ce qui est nommé dans le seul Pausanias. Nous sommes réduits, faute de ruines, à chercher presque au hasard la place d'un grand nombre d'entre eux ; cette place même, souvent rien ne l'indique, et ce qui nous paraît plus fâcheux que tout le reste, c'est que, parmi les maisons de la ville moderne, il n'y a guère de visible que des ruines de la décadence d'Athènes ou de la domination romaine. Les monuments des beaux temps de la Grèce ont disparu.

Pour avancer dans la connaissance de l'ancienne Athènes il faut, comme en toutes choses, procéder de ce que l'on connaît à ce que l'on ignore ; celui qui, du haut de l'Acropolis ou dès son entrée dans la ville, recherche, Pausanias à la main, les lieux ou les édifices nommés dans son auteur, est semblable à un étranger qui entrerait de nuit dans Paris sans carte ni plans, et qui ne pouvant interroger personne, muni d'une description faite au hasard et sans dessein prémédité, prétendrait reconnaître les monuments et les lieux célèbres de cette grande ville ; il y a de plus grandes difficultés encore dans Athènes ; car si cette ville est moins étendue que la capitale de la France, elle est en grande partie cachée sous des ruines de tous les âges ; les restes de murailles ou

les fûts de colonnes qui sortent de terre sont comme les toits des maisons et les cimes des arbres qui paraissent au-dessus des eaux dans une inondation.

Il était donc nécessaire de dresser un plan exact et détaillé de ce qui subsiste aujourd'hui de l'ancienne ville : ceux de MM. Leake et Forchhammer, résultat de travaux sérieux et d'une grande science archéologique, sont moins la carte des ruines d'Athènes que des essais de restauration dont les éléments peuvent toujours être discutés. De plus, ils ne sont pas topographiques ; la carte anglaise surtout, ayant été mal rendue par les graveurs, ne donne qu'une idée vague et insuffisante du relief de la ville. La carte dressée en 1837, gravée à Athènes et publiée par M. Ferdinand Altenhoven est sans comparaison plus pittoresque et plus vraie que la précédente ; il en est de même de la carte des Ports publiée par le même auteur. Mais toutes ces cartes sont dressées sur une échelle trop petite ( $\frac{1}{110000}$ ) pour comporter les détails qu'exige la restauration ou le simple tableau d'une ville entière. J'espérais un moment que notre ami M. le capitaine d'état-major Soitoux, chargé par le Gouvernement français d'achever la carte de Grèce et de dresser le plan d'Athènes, comblerait un vide si regrettable ; mais obligé de suivre les ordres du ministre de la guerre, il ne devait pas non plus dépasser l'échelle de  $\frac{1}{100000}$ . Le besoin d'une carte plus grande me força donc à l'entreprendre moi-même.

J'ai pris pour base de ce travail la carte d'Altenhoven, dont les triangles ont été vérifiés ; en la portant à une échelle quatre fois plus grande, j'ai pu en tracer les détails avec plus de précision. Le canevas établi, j'ai choisi sur les collines de l'ancienne Athènes un certain nombre de points de repère dont les distances relatives, rapportées sur le papier, ont partagé mon tracé en un grand nombre de compartiments déjà assez petits ; enfin, les détails ont été mesurés au mètre, orientés avec soin et raccordés sur place. Les ruines d'Athènes se sont ainsi développées à mes yeux sur une surface seize fois plus grande que les meilleures cartes, et les plus petites traces de ses maisons s'y sont trouvées reproduites.

Pour toute la partie occidentale d'Athènes, il restera peu de chose à faire ; à moins que les pluies ou la main des hommes n'enlèvent les débris accumulés en pente sur certains points des rochers et n'en mettent la surface à nu, ou que, venant à pousser leurs recherches plus loin dans cette même direction, les savants

ne découvrent des ruines nouvelles dans l'espace compris entre les longs murs. Mais il n'en est pas ainsi pour toute la partie orientale de la ville antique : on peut dire qu'ici il y a tout à faire. L'enceinte des murs n'est pas encore découverte sur tout son développement ; la partie nord-est surtout est tout à fait inconnue ; il est certain qu'elle a dû passer au pied du mont Lycabète, non loin de l'École française<sup>1</sup> et de l'Université ; mais la série des tours ni la place des portes ne sont point encore retrouvées. Quant à l'espace compris entre cette partie des murs et l'Acropolis, espace en partie occupé par la ville moderne, c'est encore aujourd'hui un champ ouvert aux conjectures et aux controverses.

En jetant les yeux sur la carte on peut se convaincre que la partie la plus étudiée d'Athènes a été cette dernière, et que la partie occidentale a été fort négligée : l'on peut voir également, si l'on débarrasse le sol des rues et des constructions modernes, que cette partie occidentale qui s'étend au loin sur les rochers porte plus que toute autre la trace de ses anciens habitants. Pourquoi donc a-t-elle été si négligée ? En voici, je crois, les principales raisons : il n'y a sur cette vaste étendue de terrain aucun monument ; il n'y en a jamais eu qui ait été célèbre ; cet espace est désert ; la ville moderne en est séparée par l'Acropole et par le vallon qui est entre elle et les collines de Musée et du Pnyx. Si l'on séjourne peu de temps à Athènes, il y a tant d'admirables ruines que le temps s'écoule à les contempler ; le Pnyx, les tombeaux de Philopappos et de Cimon sont la limite où s'arrêtent les voyageurs ; la pensée même ne leur vient pas d'aller au delà. Ajoutez que pour ceux qui, disposant de plus de temps, voudraient savoir ce que c'était que ces rochers taillés et piqués au marteau sur tant de points, les livres, les cartes et les explications de tout genre leur manquent. Enfin, s'il est vrai que les maisons, les peintures et les objets trouvés à Pompéi sont le principal intérêt de ses ruines ; faites que ces édifices, ces maisons et ces colonnes soient rasés et qu'il ne reste plus sur le sol que la trace de leurs fondations, personne pour ainsi dire n'ira plus visiter Pompéi. Or, tel est l'état de cette partie d'Athènes, et c'est pour cela, sans doute, qu'elle n'a point attiré les regards. Nous essayerons d'en donner la description et de présenter les remarques

<sup>1</sup> Maison Gennadios.

que nous avons pu faire pendant un séjour de deux mois sur ces rochers; nous laisserons à ceux qui voudront compléter la carte le soin de décrire les antiquités à mesure qu'ils en fixeront la position; l'espace ne leur manquera pas, puisque nous n'avons pu, faute de temps, relever en détail les traces de maisons ou d'édifices publics contenus dans la ville moderne, sur les deux rives de l'Illissus et au nord d'Athènes. Le travail d'ensemble est seul terminé, ainsi que la partie des rochers. Comme il est méthodique dans une étude de ce genre de procéder de l'ensemble aux parties, il serait bon de fixer d'abord l'enceinte de la ville et de relever exactement les ruines qui l'avoisinent; ensuite, au moyen des édifices déjà connus, on pourrait déterminer dans cette enceinte certaines lignes ou directions dans le voisinage desquelles on doit retrouver les traces des édifices détruits. Les monuments sacrés de toute grandeur ayant été fort nombreux, surtout aux environs de l'Acropolis et aux portes de la ville, les églises et chapelles chrétiennes doivent être d'un grand secours pour en déterminer la position, puisque non-seulement elles ont succédé aux temples antiques, mais encore le saint de la religion moderne correspond souvent par son caractère et son histoire à l'antique divinité. C'est pour cette raison qu'ayant supprimé du plan la ville moderne, nous y avons cependant laissé beaucoup d'églises; il serait bon d'y ajouter celles qui manquent, qu'elles soient entières ou ruinées. Enfin, on a cru devoir donner la direction des deux principales rues d'Athènes et de quelques routes et sentiers, et indiquer divers points principaux pour aider ceux qui voudront continuer ce travail à mettre en place les antiquités qu'ils observeront.

## I<sup>re</sup> PARTIE.

La partie de la ville sur laquelle le plan offre des faits nouveaux s'étend à l'occident sur les collines. Pour en faciliter l'analyse, cette notice exposera tour à tour ce qui se rapporte aux murs d'enceinte et aux longs murs, aux maisons, aux rues, aux citernes, aux tombeaux.

### I. LES MURS D'ENCEINTE ET LES LONGS MURS.

1° On a marqué sur le plan les assises ou fondations des murs et des tours là où elles s'élèvent au-dessus du sol, et de plus les

pierres isolées encore en place dans l'alignement des remparts ou rejetées de côté dans leur chute. Si l'on part de l'angle sud-ouest du temple de Jupiter Olympien, et qu'arrivé au monument de Philopappos on suive la crête des collines dans la direction d'Hagbios Dimitrios, du vieux Pnyx, de l'observatoire moderne et du petit abattoir, on ne perd pas la trace des murs avant d'être parvenu à la chapelle d'Hag. Anastasios. Dans la première partie, le long de l'Ilissus, ils suivent la droite du ruisseau, se tenant toujours sur le bord supérieur de la rive. M. Leake a reconnu sur une partie avancée de ces terres les restes d'une tour; il ne nous a pas été aisé d'en constater l'existence, soit que la place n'en soit pas indiquée avec assez de précision, soit que depuis le voyage de l'auteur plusieurs pierres aient disparu. Des fouilles faciles à faire mettraient à nu les fondations des murailles et des tours dans ces terrains inhabités où le sol s'est exhaussé de ruines successives. Le remblai formé par la chute des murs peut être suivi sur la pente du Musée jusqu'au rocher sous le tombeau du Syrien. Il en est de même sur la crête de cette colline, inclinée vers le nord-nord-ouest. A partir du monument, le mur s'étendait à peu près en ligne droite, sur une longueur d'environ 250 mètres, et faisait un angle pour se diriger vers la chapelle d'H. Dimitrios. Là dans un sentier qui descend à l'ouest vers la plaine, existe la trace d'une des portes de la ville; cette porte se reconnaît, non-seulement à l'interruption de la muraille, mais surtout au passage de la voie antique, que suit encore le sentier moderne, voie sur laquelle nous aurons à revenir. Sur la colline du Pnyx se voient plusieurs assises de deux tours avec la partie inférieure du mur compris entre elles : ces tours sont carrées jusqu'au bas, et, n'étant pas dirigées dans le même sens, indiquent un angle du rempart; c'est à la tour septentrionale que cet angle se trouvait puisqu'elle est oblique par rapport au mur subsistant et par rapport aussi à la suite du rempart qui, bien qu'il soit effacé, devait suivre la crête de la colline pour aller rejoindre le rocher de l'Observatoire. Entre cette tour d'angle et le côté occidental du vieux Pnyx s'étend un espace d'environ 45 mètres; il n'est pas sans importance de remarquer ce fait, si l'on veut résoudre définitivement la question inutilement soulevée de l'existence du vieux Pnyx. Il faut observer aussi que le vieux Pnyx occupe le plateau le plus élevé de la colline et que le rempart est établi sur son versant occidental; il en résulte que

lorsque le mur existait, l'on pouvait encore de plusieurs points du rocher découvrir la mer et les ports.

Nous n'avons aucune raison de penser qu'entre la colline du Pnyx et le rocher de l'Observatoire il y eût une porte : là en effet le rempart est entièrement effacé; les deux lignes de grandes pierres (1, 2), que l'on voit un peu plus bas n'en faisaient point partie; au contraire, si l'on en juge par ce que nous trouvons entre le Pnyx et le Musée, à cette porte supposée devait correspondre une grande voie se dirigeant soit vers le Pirée, soit vers Phalère ou Munychie; cette route, fréquentée par de nombreux chariots venant du Céramique ou s'y rendant, a dû laisser des traces sur le rocher, au fond du ravin; or, il n'en est rien. Ajoutez que la montée de ce petit col est encore aujourd'hui plus rapide que toute autre de ce côté d'Athènes, quoiqu'elle ait été adoucie par les débris de murs et de maisons qui y sont tombés. Enfin, il est bon de remarquer qu'un peu plus au nord, à la partie supérieure du rocher et à la limite des maisons se trouvent les traces de grandes voies striées (3); or, il n'est pas possible d'admettre que ces routes aient abouti au col dont il s'agit; car elles s'inclinent manifestement vers le nord; et, de l'autre côté de la crevasse où l'on tue les moutons, se retrouve, sur une longueur de quelques mètres, leur évidente continuation. C'est donc plus au nord qu'il faut chercher la porte où elles aboutissaient. A quel point précisément devons-nous la placer? c'est ce que des fouilles pourraient seules nous faire savoir.

La trace des murs se retrouve sur le rocher de l'Observatoire, petit rocher que l'on a pompeusement qualifié du nom de Lycabète et qui n'a rien assurément pour quoi il mérite d'être appelé montagne, surtout quand le Musée, plus élevé que l'Acropole même, n'est qu'un simple λόφος, une colline, une éminence. De là le mur descend vers le nord-ouest jusqu'à l'escarpement du petit abattoir. Au fond de cette cavité nous trouvons la partie inférieure d'une tour (4); elle est ronde et diffère en cela des deux tours du Pnyx; mais cela ne doit pas nous faire douter qu'elle ait appartenu au rempart, puisque la même diversité de forme se retrouve au Pirée, où plusieurs tours carrées du long mur reposent sur une base circulaire; d'ailleurs la trace de la muraille est aisée à suivre en deçà et au delà de ce point, jusque sur la colline d'H. Anastasios. C'est dans cet espace, selon toute vraisemblance qu'il faut chercher la porte Piraique et le point de jonction du long

mur du Pirée. Il faudrait examiner avec le plus grand soin les rochers à fleur de terre qui terminent de ce côté les collines d'Athènes; ils sont entaillés de diverses manières; peut-être y retrouverait-on la trace de la grande route, laquelle a dû être une des plus fréquentées du pays.

Nous n'avons rien à ajouter à ce que dit M. Leake sur l'emplacement du Dipylon : s'il est un point du rempart qui puisse être facilement déterminé, c'est celui-là même; les données les plus précises sont fournies par les auteurs anciens; quelques pelletées de terre enlevées près de l'égout, au nord de la rue d'Hermès, feraient nécessairement reparaître les fondations de la Double-Porte, peut-être même ses assises inférieures; car le sol de ce lieu, qui est encore le point le plus bas de l'ancienne ville, s'est exhaussé par tous les débris que les eaux y ont apportés.

A partir de ce lieu je n'ai rien à dire de certain ni sur la direction des murs d'enceinte, ni sur la position des autres portes. Les remparts ont dû s'étendre fort au loin vers l'est, contourner les dernières maisons de la ville moderne, passer au pied de la montagne, non loin de l'École française et de l'Université, pour venir de là rejoindre le bord de l'Illissus. Mais il m'est impossible, avec les données que je possède, d'en tracer le plan, quoique les travaux exécutés dans les jardins du Roi aient fourni sur cette matière quelques nouveaux renseignements.

2° Il n'en est pas de même des longs murs. Un plan à leur égard ne peut rendre qu'imparfaitement l'aspect des lieux : en effet, l'on ne peut guère marquer sur une carte que les pierres en place ou disloquées; les lignes de remblais qui se dessinent sur le sol par une légère saillie ne peuvent être représentées. Or, c'est ainsi que se présente la crête de Musée qui court vers l'ouest sud-ouest et se termine par les fondations d'une tour carrée dominant la plaine (5). On peut, à partir de ce point, suivre la muraille qui descendait vers le nord-ouest. On aboutit ainsi à une sorte d'étranglement (6) qui sépare le Musée de la colline occidentale; il faut le franchir et suivre le bord méridional de cette colline même, en se guidant sur les grandes pierres quadrangulaires que l'on rencontre de distance en distance. Une d'entre elles est tombée de l'escarpement et est descendue jusqu'au point où le plan l'indique; d'autres ont été emportées à diverses époques par les gens du pays et se retrouvent çà et là dans des constructions plus modernes,

aqueducs, fontaines, maisons. Au point le plus élevé de la colline sont les restes d'une tour; on y voit peut-être encore la trace d'une autre; mais elle est tellement effacée que nous n'avons pas cru devoir la mettre sur le plan. Celui qui continue sa marche vers l'ouest rencontre encore quelques grandes pierres semblables aux précédentes et, s'il regarde la plaine, il en découvre plusieurs autres de distance en distance, précisément dans la direction du port de Phalère. Au sud de cette ligne que nous venons de suivre, il n'y a sur les collines aucune trace de maisons; l'escarpement du rocher, ou la pente la plus rapide du sol, est tout près, tandis que sur la droite les rochers s'étendent davantage et montrent partout qu'ils ont été habités. Il est difficile de méconnaître à ces traits le long mur de Phalère; et l'on ne saurait guère douter que le point où il se rattachait au mur d'enceinte n'ait été derrière le monument de Philopappos. Quant à son tracé dans la plaine, il est probable qu'il ne s'éloignait guère de la ligne droite. Thémistocle suivit l'usage universel des Grecs en profitant des collines pour élever le rempart sur leur escarpement; mais il n'y avait aucune raison pour en augmenter la longueur entre ces collines et celles de ports. Les mêmes remarques sont applicables au long mur du Pirée; je n'ai pu déterminer le point où il se rattachait à l'enceinte d'Athènes; mais au Pirée on peut voir qu'il ne quittait les collines que là où les collines elles-mêmes s'effaçaient sous le niveau de l'Halipédon.

## II. MAISONS.

Décrivons d'abord l'aspect des ruines de maisons marquées sur le plan. Supposons une chambre construite sur le penchant d'une colline: pour l'établir, on taillait dans le rocher un certain espace destiné à former une aire horizontale; le sol de la salle ainsi nivelé, la paroi du fond était formée par le pan du rocher lui-même (fig. 1) sur une hauteur d'autant plus grande que la pente était plus rapide ou la salle plus grande; le devant était au niveau du roc; les deux côtés allaient en pente comme la colline. La salle se trouvait ainsi dessinée dans la pierre; il ne restait plus qu'à en continuer les murailles jusqu'à la hauteur convenable. Lorsque deux salles devaient être construites l'une à côté de l'autre, tantôt l'on ne faisait pour elles qu'une seule aire que l'on divisait ensuite par un mur; très-souvent aussi on laissait entre elles une épaisseur

de rocher qui servait de base à cette même muraille (fig. 2). Les murs des maisons ont à peu près tous disparu. Il ne reste d'elles que ce travail préliminaire exécuté dans la roche vive. C'est sur ces restes qu'a été dressé le plan sur lequel on doit se représenter comme ayant une certaine hauteur verticale le côté des chambres adossé à la colline.

Pour une maison construite dans ces conditions, il est évident que la porte ne peut être qu'en avant; il en résulte que cette partie même a presque toujours disparu, soit que les jambages aient été faits de petites pierres ou de bois, soit que les grandes pierres aient été enlevées par les modernes habitants des plaines. Pourtant un examen attentif permet de reconnaître plusieurs portes, quelques-unes avec un escalier sur le devant, deux ou trois même avec un perron. De plus, vers l'angle oriental de la colline de l'ouest, on voit, dans un coin de maison, un reste de stuc jaunâtre appliqué sur la pierre, lequel a été protégé par la terre qui s'était éboulée contre lui.

Tel est pour ainsi dire l'élément d'une maison athénienne. Il est certain qu'il a existé dans ces quartiers des habitations réduites à une simple salle, parfois même très-petite : on peut s'en convaincre par le plan, lequel en offre de nombreux exemples, très-propres à expliquer le mot de Socrate. Mais le plus souvent on en voit plusieurs ensemble, non-seulement disposées en lignes, mais groupées de telle sorte qu'elles ont évidemment dépendu les unes des autres et formé un tout; elles ont été ce que nous appelons aujourd'hui les pièces d'un appartement. Beaucoup de ces groupes présentent un plan analogue à celui des habitations de Pompéi, et quelques-uns ont dû appartenir à des personnes riches : on en peut juger au grand nombre des chambres, à leur distribution régulière, à leur bonne exposition. Ces grandes habitations offraient même des commodités particulières, par exemple des rigoles pour la pluie, des citernes, des réduits sacrés pour les tombeaux, de grands espaces libres pour les cours, tels qu'on en voit dans les *atria* et les *péristyles* des maisons de Pompéi.

Le nombre des salles que nous avons relevées s'élève environ à huit cents, distribuées à peu près comme il suit : pour la colline du nord-ouest, cent; pour celle du Pnyx, deux cents; pour l'Observatoire, quarante; pour la grande colline de l'ouest, cent cinquante; pour le Musée, deux cent cinquante; enfin pour l'Aréo-

Fig. 1.



Fig. 2.



Fig. 3.

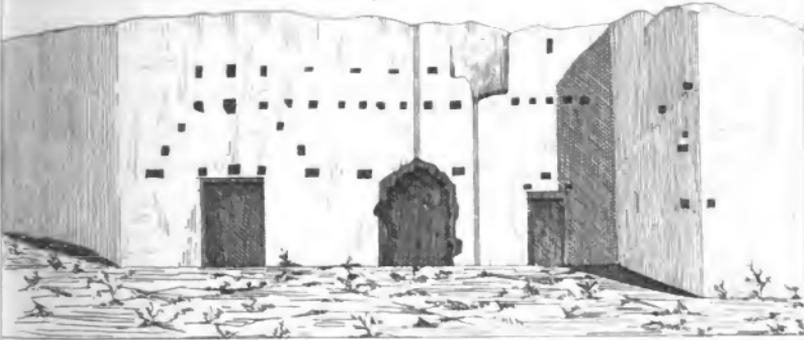
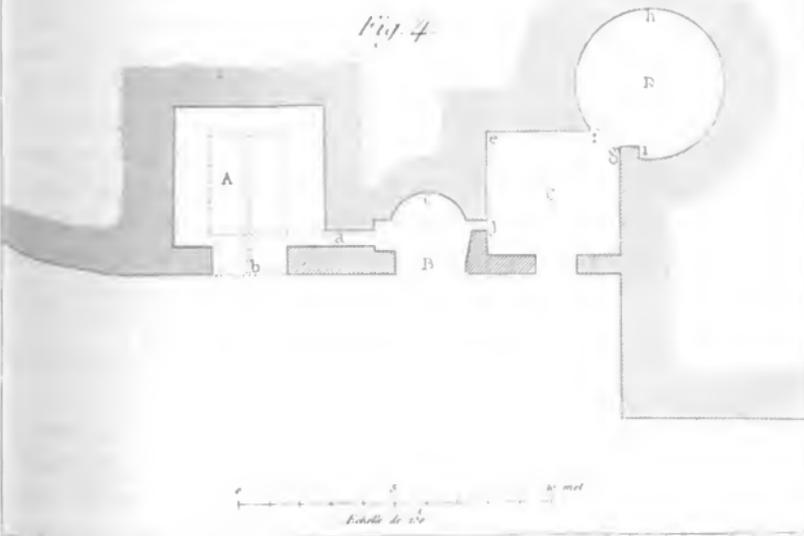


Fig. 4.



Enlèvement del.

Fig. 1-2. Maisons dans le Vaubourg de la Cité  
Fig. 3-4. Rocher appelé la Prison de Socrate



page, soixante environ. Il est évident que le nombre des habitations qu'elles composaient était beaucoup moindre. Mais, d'un autre côté, l'on n'a pu mettre sur le plan que celles dont les traces étaient visibles; or, sur beaucoup de points, et principalement dans les parties inférieures des pentes, on voit que, des maisons écroulées, les eaux ont formé des talus qui recouvrent souvent de grands espaces; pour que la carte fût complète, il faudrait que tous ces terrains fussent dégagés et mis à nu; il est douteux que l'on y fit des découvertes d'un grand intérêt; seulement le plan se trouverait ainsi complété, et l'on pourrait mieux apprécier la population de ces quartiers.

Si l'on jette un coup d'œil sur l'ensemble des collines, on s'aperçoit que les maisons n'y sont pas rangées partout avec le même ordre. Sur l'Aréopage, par exemple, les salles sont comme jetées pêle-mêle et au hasard, tandis que, derrière le Pnyx, elles sont disposées en lignes et comme en rues. Ce fait est plus saisissable sur un plan que sur les lieux mêmes, où les accidents du rocher cachent souvent aux yeux les directions générales. Ce qui m'a le plus frappé, quand je faisais ce travail, c'est que, ayant commencé par les rochers les plus voisins de l'Acropolis, sur lesquels je n'avais remarqué aucun ordre, à mesure que j'avais pour ainsi dire du centre vers la circonférence, ces alignements se montraient de plus en plus fréquents et étendus. Or il est constant que, l'Acropolis ayant été le point le plus central de la ville et le premier habité, la ville, en s'agrandissant, a dû suivre précisément cette même marche; il en résulte que, à mesure que la civilisation se développait, elle se manifestait dans Athènes par ce même signe auquel nous la reconnaissons aujourd'hui chez nous.

Avec ce fait en coïncide un autre non moins remarquable: les maisons vont aussi en grandissant du centre vers la circonférence. Quand on voit les aires taillées sur l'Aréopage et sur la pointe orientale du Pnyx, on ne sait ce que l'on doit le plus considérer, le désordre des constructions ou leur petitesse. La vieille Athènes fut un amas de petites masures; les hommes de ces temps anciens n'occupaient guère plus de place pendant leur vie qu'après leur mort. Ces aires, jetées pêle-mêle et presque toujours isolées, doivent correspondre à des demeures indépendantes les unes des autres, de sorte que chacun des Athéniens d'alors occupait une d'entre elles et rien de plus. Enfin, puisqu'elles existent encore et

n'ont été ni agrandies ni alignées, ce centre de la ville est resté le même jusque dans les derniers temps, et n'a point vu, comme la Cité de Paris, ses ruelles étroites et ses sombres réduits faire place à des rues droites et larges et à de brillantes habitations. Les mœurs de ces quartiers ont dû avoir toujours pour caractères l'indépendance et la pauvreté. Mais à mesure que l'on s'éloigne de ce centre antique, tout prend plus d'ordre, de régularité, de grandeur : les chambres sont plus vastes ; elles sont groupées et dépendantes ; elles forment des corps de logis et appellent de riches propriétaires. C'est ce que l'on remarque principalement sur les parties élevées des collines, là où la vue s'étend sur la mer et les montagnes, et où l'air circule librement. Pendant l'été, la chaleur est extrême dans les parties basses de ces petites vallées ; mais sur les hauteurs les vents étésiens qui viennent des montagnes durant le jour tempèrent l'ardeur du soleil ; et quand s'élève sur le soir la brise de la mer, tandis que les bas-fonds exhalent encore un air échauffé, les parties hautes jouissent de cette fraîcheur si renommée des belles nuits de l'Orient. Il n'est donc pas étonnant que nous retrouvions sur ces plateaux des demeures plus grandes, mieux distribuées, plus commodes, avec ces espaces libres qui ont pu être des cours ou des parterres artificiels. Toutefois, il ne faut pas croire que, même dans ces grandes maisons, les pièces puissent être comparées pour leur étendue à celles que nous habitons. Il en fut à Athènes comme dans l'Italie du sud : le plus grand luxe s'accommodait de petits appartements ; les actes de la vie intérieure s'accomplissaient dans des pièces séparées, et l'on suppléait à la grandeur des salles par leur nombre.

L'on remarque aussi aux extrémités de la ville, du côté de l'ouest, de grandes parois taillées dans le rocher, lesquelles, si elles ne furent pas divisées par des murs ou cloisons, devaient former de grandes salles ou de vastes cours. Ce n'est plus cette fois sur les hauteurs qu'elles se trouvent, mais au contraire sur le bord même des collines, presque au niveau de la plaine. Observons qu'une grande route, dont nous parlerons plus loin, passait devant elles, et conduisait aux ports ; on est donc porté à considérer ces aires comme ayant appartenu à ces magasins et entrepôts qui ne manquent jamais aux alentours des villes, sur le bord des grandes routes du commerce. Mais nous reviendrons sur ce sujet.

Il nous reste à faire une dernière remarque générale, c'est que

sur les huit cents salles dont le plan nous offre le tracé, il n'y en a pas dix peut-être qui ne soient taillées à angles droits : même les aires si étroites de l'Aréopage et du Pnyx intérieur ont ce caractère; c'est en effet la forme la plus simple et la plus commode que l'on puisse donner à une maison; c'est elle qui se présente à l'esprit la première et qui est la plus facile à réaliser; que la maison doive être couverte d'un toit ou qu'elle se termine en terrasse, qu'elle soit de petites pierres liées par du mortier ou de grands blocs réunis par des pièces de fer, l'angle droit donne aux ouvriers comme aux architectes plus de facilité pour construire. De plus, les meubles se rangent beaucoup mieux dans l'intérieur d'une telle maison; cela permet en quelque sorte de gagner de la place et de trouver grande une aire même étroite, qui, de toute autre forme, eût fait perdre à l'habitant beaucoup d'espace. C'est peut-être une des principales causes pour lesquelles les anciens se sont presque toujours contentés de maisons si petites : ce système, en effet, suivi dès les premiers temps, n'a jamais été abandonné par eux, à moins qu'une nécessité absolue ne les y contraignît. Il n'en est pas ainsi, même de nos jours, où beaucoup d'hommes s'imaginent faussement gagner du terrain et donner plus de valeur à leur maison en la divisant en parcelles irrégulières dans lesquelles tous les angles aigus sont en réalité perdus; il n'en était pas ainsi non plus dans les anciens temps de notre histoire, ainsi que le prouvent les vieux quartiers de nos villes, dans lesquels on passerait souvent beaucoup de temps avant de trouver une chambre tracée à angles droits.

L'usage des caves souterraines paraît avoir été peu répandu chez les Grecs. A la vérité, il n'était pas facile d'en établir sur des rochers; or, telle était la situation qu'ils préféraient. Quelle ville n'avait pas son acropole? ou plutôt quelle ville ne fut pas d'abord un amphithéâtre de maisons? L'Acropolis d'Athènes fut habitée longtemps avant les autres quartiers, et porta, comme on le sait, le nom de *Polis* jusqu'au temps où les maisons se multiplièrent au-dessous d'elle; mais ce fait n'est point propre à Athènes; il est universel pour toute la Grèce, et l'on ne trouverait que peu d'exceptions dans toute l'antiquité. Les anciens habitants des acropoles ne songèrent donc pas à creuser des caveaux ou se résignèrent à n'en pas avoir. Ils eurent recours à d'autres moyens pour conserver leur vin et leurs autres aliments à l'abri des ar-

deurs du jour. Ces moyens, quels qu'ils fussent, se transmirent de siècle en siècle et sans doute se perfectionnèrent; de sorte qu'il n'y a pas de caves dans les plus agréables maisons des collines d'Athènes. Toutefois, si le fait est vrai en général, il souffre aussi quelques exceptions : nous avons marqué sur le plan les caves encore subsistantes; elles sont en très-petit nombre: c'étaient primitivement sans doute des cavernes ou cavités naturelles que plus tard on agrandit en les régularisant. Plusieurs d'entre elles furent transformées en sépulcres; d'autres paraissent avoir été destinées à des usages profanes; nous donnerons tout à l'heure la description de celle qu'on nomme vulgairement *prison de Socrate*.

*Édifices singuliers.* Nous ne pouvons nous arrêter tout à tout à chacune des huit cents maisons tracées sur le plan. Mais quelques-unes d'entre elles méritent une attention particulière.

Sur la colline du Pnyx, dans l'angle formé par les deux ravins, se voit une belle habitation (7) que l'on pourrait appeler la *maison des quatre tombeaux*, parce que, en effet, il y a dans une partie réservée quatre fosses sépulcrales rangées ensemble. L'entrée de la maison est à l'angle méridional; plusieurs degrés conduisaient à la porte et probablement dans une première enceinte, sur la gauche de laquelle se voient deux tombeaux : tout autour sont rangées des chambres à la manière des *atria* de Pompéi; c'est dans une seconde enceinte, sur la droite, que sont disposés les quatre sépulcres. Peut-être les chambres qui entourent immédiatement cette habitation en faisaient-elles aussi partie, car elles paraissent n'avoir eu aucune entrée particulière. Tout cet ensemble est construit sur un sol incliné du nord-est au sud-ouest.

Vis-à-vis, sur la partie nord de la colline du Pnyx, on peut aussi reconnaître plusieurs belles habitations. Celles du sud-ouest sont les plus remarquables. Leurs entrées principales sont encore dans l'angle et l'on y arrive par des degrés. La plus vaste est située la dernière vers le sud-ouest (8). Elle est dans une position admirable; elle domine au loin la mer et les ports; élevée à peu près au niveau du vieux Pnyx, elle a en vue les beaux monuments de l'Acropolis et toutes les montagnes de l'Attique. On y remarque une petite salle au milieu de laquelle est une tombe; ce lieu, qui paraît avoir été une sorte de *sacrarium*, est retiré dans l'intérieur de l'habitation, selon l'usage cité dans le *Palais de Scaurus*, qui le place entre les appartements des deux époux.

Fig. 5.

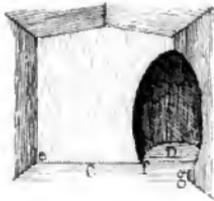


Fig. 6.



Fig. 7.

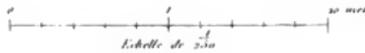
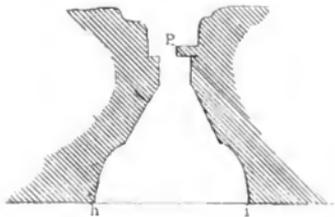


Fig 8

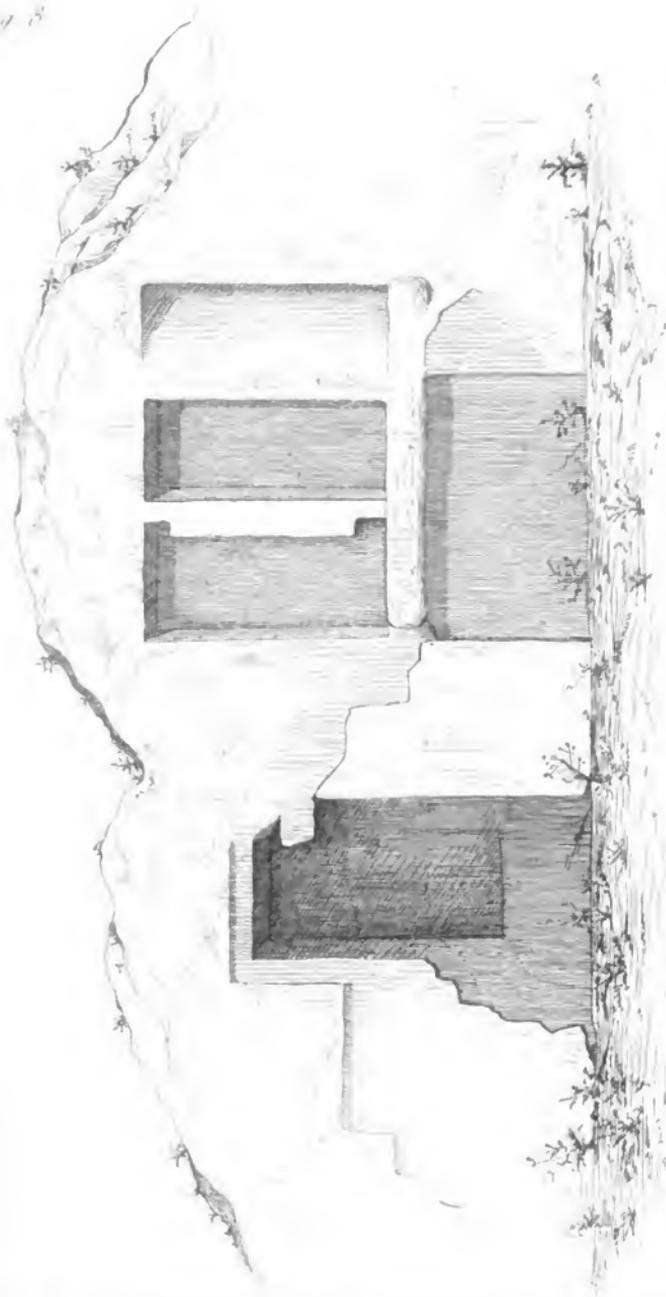


Fig. 8. Section of a building, showing the arrangement of the rooms and the position of the central column.



Citons encore sur la colline de Musée un objet tout à fait digne d'attirer l'attention : on trouvera dans la partie nord-est, au-dessus et au sud des carrières qui avoisinent le tombeau de Cimon, une enceinte qui paraît avoir été une grande salle. Dans sa paroi sud-est sont taillés *sept sièges*, rangés en ligne et semblables à ceux que l'on conserve près du temple de Thésée (9). Derrière la paroi opposée se trouve un reste de mur qui marque la séparation de deux salles. Enfin, derrière les sept sièges, est une autre enceinte plus élevée avec un escalier qui monte sur la gauche et une porte vers un angle du fond. Quelle conjecture peut-on hasarder sur cette ruine curieuse? Peut-on soupçonner ici quelqu'un de ces tribunaux inconnus dont Pausanias a sauvé les noms, tels que le Parabyste, le Phénikion, le Triangle, la Batrachion?

Au nord-est de la même colline, en face de l'Acropole, se trouve le lieu que l'on désigne arbitrairement sous le nom de *prison de Socrate* (fig. 3 et 4). Il est inutile de réfuter une opinion populaire formée au hasard, qui ne repose sur aucune donnée sérieuse et que les faits contredisent. Quelle que soit la nature de ces ruines, édifice public ou habitation privée, elles n'en sont pas moins une des plus considérables de celles qui nous occupent. Le rocher de Musée est en cet endroit taillé verticalement sur une hauteur moyenne de huit mètres et sur une longueur de quinze; vers le nord-est est un angle formé par cette façade et par une saillie du rocher de plus de quatre mètres d'épaisseur. Sur cette façade s'ouvrent trois portes : celle du milieu, qui est la plus grande, est fort dégradée; les deux autres sont dans un bon état de conservation. A chaque porte correspondent des chambres creusées dans le rocher : 1° la porte du sud *b* (fig. 4 et 6) s'ouvre dans une salle de forme à peu près cubique *A*, dont la largeur est de 4<sup>m</sup>,70; le sol en est creusé en manière d'*implavium*, et une petite rigole débouche au milieu de la porte d'entrée; 2° la porte du milieu s'ouvre dans une sorte de couloir *B*, au fond duquel est une grande niche cintrée *c*; une porte de communication *a* (fig. 4 et 6) existe entre ce couloir et la chambre précédente; 3° la porte du nord, haute de deux mètres et large seulement de 1<sup>m</sup>,25 environ, donne dans une salle carrée *C* (fig. 4 et 5), dont le plafond a la forme d'un toit peu incliné; elle ne communique avec le couloir que par un trou *d* qui peut-être n'existait pas primitivement. Dans son angle occidental est taillée une porte de forme arrondie *fg*, qui

s'ouvre dans une seconde salle de forme bizarre, et telle qu'elle est représentée fig. 7. On remarque que cette salle circulaire, d'une largeur de 4<sup>m</sup>,75, se prolonge en se resserrant en une sorte de cheminée à la manière de la cheminée octogone du palais des papes à Avignon, et que cette cheminée, à moitié fermée par une pierre plate *p*, s'évase à sa partie supérieure et s'ouvre au-dessus du rocher. Enfin, devant ces caveaux, dont la destination est si difficile à déterminer, existait une construction plus grande, dont les pans du rocher formaient deux parois. C'est ce que prouvent les trous de soliveau régulièrement disposés sur toute leur surface (fig. 3). (Voy. les dissertations de M. Ch. Harriot sur le Tholus.)

Il est nécessaire de ne pas oublier que les cavernes de l'ancienne Athènes avaient presque toutes tourné aux usages des habitants, lorsque le culte ne les avaient pas consacrées. Quant aux niches que l'on y rencontre parfois, il n'est pas nécessaire de leur supposer un caractère sacré; n'ont-elles pas pu servir aussi bien dans la vie ordinaire? Parmi les cavernes, il y en a qui n'ont été certainement que de simples caves; d'autres ont reçu les cendres des morts; quelques-unes seulement, telles que les grottes de l'Acropolis et de l'Aréopage, ont été consacrées à des divinités.

### III. RUES.

Ce n'est pas ici un des restes les moins importants de l'ancienne Athènes. A la vérité il n'y a qu'un petit nombre de rues qui soient bien distinctes, et pour restaurer toutes les subdivisions de ces quartiers, il faudrait d'abord compléter, d'après ce qui nous reste, le plan de toutes les maisons. Une telle restauration serait trop pleine de conjectures pour qu'il soit prudent de la tenter. Toutefois il reste assez de traces de ces communications intérieures pour que l'on puisse se former une idée générale de leur distribution dans Athènes.

Il est indispensable de les partager en plusieurs classes, et voici, je crois, la division la plus simple et celle qui répond le mieux aux faits; nous distinguerons: 1° les grandes voies destinées aux communications de toute sorte; 2° les rues striées, pratiquées par les chevaux et les chars; 3° les rues destinées aux hommes à pied, impraticables pour les chariots, et à cette classe nous rapporterons aussi les voies d'accession. Cette division, que nous avons faite d'après l'inspection des lieux, a de plus l'avantage de correspondre

à ce que nous voyons aujourd'hui même dans tous les pays, non-seulement à la ville, mais aussi dans les champs et dans les montagnes.

1° Les *grandes voies* sont celles qui aboutissaient aux portes d'Athènes et conduisaient par exemple aux ports, à Éleusis, à Chalcis, à Sunium; elles formaient un réseau dont on retrouve des parties dans toute la Grèce; et qu'il serait intéressant de rétablir sur la carte de l'État-major français. Dans la partie basse d'Athènes, occupée par la ville moderne, il est presque impossible de les retrouver, à moins qu'elles n'aient été établies sur un fond de rocher aujourd'hui caché sous le sol. La direction de la voie Sacrée peut seule être déterminée avec quelque exactitude; elle était large et construite avec un soin inusité chez les Grecs; c'est ce dont on peut se convaincre en suivant ce qu'il reste d'elle sur les rochers de la baie d'Éleusis, non loin des lacs Rheiti, dont elle faisait le tour. Quant à la partie qui aboutissait à la porte Dipyle, elle a disparu sous le sol. Mais, sur les collines qui nous occupent, deux de ces grandes artères ont laissé des traces assez profondes pour que, après avoir été exposées à l'action de l'air et des eaux depuis deux mille ans, elles puissent encore se reconnaître deux mille ans après nous. Une des deux surtout, celle qui aboutit à la porte Mélitide, et qui s'appelait *ἡ διὰ τῆς Κοιλῆς ὁδός*, doit attirer notre attention : établie, comme son nom l'indique, dans le creux de la vallée, elle conduisait à la fois vers la plaine les chariots, les cavaliers et les eaux des pluies, qui s'y rassemblaient de tous les points des collines; elle était le chemin le plus court pour qui se rendait d'Athènes à Phalère ou à Munychie; ceux qui vont à pied au Pirée aujourd'hui même prennent souvent cette direction. Cette grande voie amenait donc à Athènes des marchandises de toute sorte venues par mer; ajoutez qu'elle offrait depuis Thémistocle une sécurité plus grande qu'aucune autre, puisqu'elle était comprise entre les longs-murs. Elle porte trois caractères bien remarquables : premièrement elle est striée transversalement de petits sillons faits au marteau et destinés à faciliter aux chevaux le tirage des lourdes voitures; secondement, elle porte sur ses côtés de profondes et larges ornières, trace évidente des nombreux chariots qui l'ont parcourue; enfin, elle porte latéralement une grande rigole, dont la section est carrée : cette rigole, qui va s'élargissant vers la plaine, et se prolonge sur toute la longueur de la

κοιλή; recevait de toute part les filets d'eau que des centaines de rigoles plus petites lui apportaient. On ne peut suivre ce canal jusqu'à son extrémité inférieure, parce qu'il se perd sous le sol exhaussé; mais nul doute qu'il ne se rendit à l'Ilissus suivant la pente naturelle du terrain.

Comme il est impossible de douter que ce faubourg n'ait été celui de la *Célé* et ce chemin celui qu'Hérodote désigne par ce nom, il n'est pas besoin d'une autre raison pour appeler *Mélitide* la porte qui se trouve près de Saint-Dimitrios, et *Mélite* le quartier de la ville dont cette porte était l'entrée.

Quant à l'autre grande voie dont nous avons parlé, c'est celle qui, dans des conditions tout opposées à la précédente, passe sur la crête de la colline du nord-ouest (3), au-dessus du grand abattoir; et, se dédoublant sur ce plateau, se dirige aussi vers les ports. Cette route a été très-fréquentée, moins pourtant que la précédente; tracée sur la hauteur, elle n'a pas, comme le chemin creux, un canal latéral pour l'écoulement des eaux. Enfin, il n'est pas nécessaire de répéter ici que la position de la porte à laquelle elle aboutissait n'est pas encore déterminée: était-ce la porte Piraique ou la porte Hippade?

2° Les *rues striées* avec ornières étaient également destinées aux chariots; mais, au lieu de servir de tête à de grandes routes, elles établissaient seulement d'importantes communications intérieures. Le plan porte toutes celles dont nous avons pu reconnaître l'existence. La mieux conservée est celle qui tourne à mi-côte la colline du Pnyx, devant l'angle du mur d'enceinte; elle paraît avoir abouti à la porte Mélitide et s'être dirigée vers le haut quartier de la colline du Pnyx. Les plus longues se développent sur la pente septentrionale du Musée. Il est impossible que ces grandes rues ne fussent que deux ou trois dans toute cette partie d'Athènes; mais, moins fréquentées que les précédentes, elles ont été moins bien préparées et n'ont reçu par l'usure que des ornières peu profondes. Ce qui prouve que beaucoup d'entre elles ont dû s'effacer, c'est que celles qui subsistent encore ont disparu dans beaucoup de parties, et que leur direction générale ne se reconnaît plus que par des tronçons disséminés. De plus, ces rues sont beaucoup plus tortueuses que les grandes voies, et ce ne sont pas les maisons qui se sont alignées sur elles, mais elles qui ont circulé avec des largeurs inégales entre les maisons.

C'est probablement à ces deux sortes de voies publiques que s'appliquait surtout le décret rendu sous Périclès, soumettant à un impôt les maisons dont les portes s'ouvraient sur la rue. En effet, deux portes s'ouvrant ainsi l'une vis-à-vis de l'autre auraient pu, dans certains endroits, occuper toute la largeur du chemin. On ne doit pas s'attendre, par conséquent, à trouver dans cette partie d'Athènes des trottoirs comme il en existe à Pompéi : la capitale intellectuelle de l'antiquité était certes moins bien percée que les villes de troisième ordre de l'Italie. On dira, peut-être, que nous ne décrivons qu'un faubourg, mais la même chose a lieu dans l'enceinte, près du Pnyx, dans un des quartiers les plus fréquentés de la ville, et sur ce rocher à l'ouest duquel s'élève aujourd'hui l'observatoire, c'est-à-dire au Céramique intérieur. Ici, cependant, sur le bord méridional du rocher en pente, on peut remarquer un double chemin (10), à la vérité fort étroit : l'une des moitiés est striée pour l'usage des chars, l'autre est interrompue par des degrés et ne pouvait guère servir qu'aux hommes à pied. Quant à l'Aréopage, c'est à peine si l'on y trouve quelques traces légères d'une voie publique ; de sorte que le faubourg semble avoir été mieux percé que la ville. En était-il de même dans les parties basses, là où les maisons étaient bâties sur la terre et non sur le rocher ? Je l'ignore : toutefois rien ne prouve qu'il en ait été là autrement qu'ailleurs.

Au reste, comme ces rues s'élèvent en pente sur le penchant des collines, on peut s'expliquer, d'après le plan, pourquoi les maisons font un angle avec l'axe principal de la vallée. On sait que telle était, suivant l'usage des anciens, la manière dont un édifice devait se présenter aux yeux ; il est en effet plus agréable d'en apercevoir deux faces fuyantes qu'une seule façade, qui ne permettrait pas d'en saisir la profondeur.

3° Pour les autres rues, qui sont comme les dernières articulations des voies publiques et se ramifient dans l'intérieur des villes, elles sont, à Athènes, de beaucoup les plus nombreuses. Elles étaient fort étroites et formaient avec les rues principales des angles de toute grandeur ; comme elles aussi, et plus encore, elles dessinaient des courbes variées et se brisaient de mille manières pour passer entre les maisons. N'ayant point été striées au marteau, ni parcourues par des chariots, elles n'ont laissé que des traces légères ; beaucoup d'entre elles peuvent cependant être reconnues par un examen attentif. Les marques qui les décèlent

sont de plusieurs sortes : les inégalités du sol furent aplanies ou comblées ; là où la pente était trop rapide, des degrés rares et bas furent taillés ; une rigole latérale reçut les eaux qui découlaient des intervalles et des toits des maisons, pour les conduire dans les rues principales et, de là, dans le grand canal de la Cœlé. Les voies d'accession proprement dites consistent souvent dans de simples couloirs existant entre les maisons, et de la largeur de deux hommes, à peine ; très-souvent aussi, ce sont des escaliers plus ou moins régulièrement taillés dans le roc et qui aboutissent, soit à une maison, soit à une citerne, soit même à quelque petite place publique. Plusieurs d'entre eux sont fort bien conservés ; nous citerons entre autres le grand escalier (11), à l'angle S. E. de l'Aréopage ; un escalier courbe (12), qui aboutit à la grande rue, devant le rempart du Pnyx ; un autre escalier rapide, qui s'élève dans une entaille de rocher, sur la droite du tombeau de Cimon ; au-dessus, et tout près de celui-ci, un fort bel escalier oblique (13), large et très-doux à monter ; enfin, celui qui se voit à l'angle oriental de la colline de l'ouest (14). Le Pnyx est également remarquable par ses escaliers presque effacés : vers son angle sud-est, le rocher en est tout couvert et ceux-là doivent être fort anciens, car ils paraissent avoir été destinés à la foule qui s'écoulait du vieux Pnyx.

J'ajouterai une dernière remarque touchant la vie urbaine des anciens Grecs. L'on s'étonne souvent que dans nos villes les habitants se connaissent si peu les uns les autres, tandis que dans les contrées du Midi, et principalement dans les anciens temps, chaque personne connaissait non-seulement toutes celles de son quartier, mais beaucoup d'autres qui habitaient d'autres parties de la ville. La distribution des rues produisait naturellement ce résultat : une personne ne pouvait sortir de sa maison sans être vue de ses voisins ; dans ces petites ruelles, elle se trouvait face à face avec eux ; dans les principales rues elle les coudoyait, et, même dans les grandes voies, il lui était impossible de ne pas les apercevoir. De nos jours, du plus loin que nous voyons venir un homme que nous voulons éviter, nous prenons l'autre côté de la rue et nous passons avec la conscience tranquille, parce que, sur le trottoir opposé, il était à dix mètres de nous. Ces petites comédies étaient à peu près impossibles chez les anciens, ou bien, il leur fallait admettre une convention théâtrale toute particulière. Ajoutez que, les villes étant bâties en amphithéâtre et composées de maisons très-basses, souvent terminées en terrasses, on voyait,

comme aujourd'hui dans Mégares, d'un coup d'œil chez tous les voisins; dans la *Kοιλή*, par exemple, l'on apercevait très-bien du Musée ceux qui habitaient sur les hauteurs du Pnyx; on était, pour ainsi dire, sans cesse les uns chez les autres et l'on eût assisté à plusieurs actes de notre vie privée, dont personne chez nous n'est le témoin. Enfin la vie publique occupait les anciens plus que les modernes; ils étaient plus souvent au Pnyx, aux Portiques, à l'Agora que chez eux; là se nouaient et s'entretenaient des connaissances de toute sorte. Les femmes mêmes se voyaient souvent au temple et au marché, surtout à la fontaine. Et ainsi s'expliquent plusieurs différences que nous remarquons entre la vie civile des anciens et la nôtre.

#### IV. CITERNES.

Le nombre des citernes dont nous avons constaté l'existence s'élève à cinquante-huit; il se partage entre les collines de la manière suivante: sur la colline du N. O., sept; sur celle du Pnyx, vingt et une hors des murs et cinq au dedans; sur les collines de l'Observatoire, deux; sur la colline de l'ouest, neuf; sur le Musée, dix, et sur l'Aréopage, quatre.

Il est nécessaire de dire quelques mots touchant la construction d'une citerne: c'est une grande cavité creusée dans le rocher, ronde, plus large vers le milieu qu'à la partie inférieure et à la bouche; elle est enduite intérieurement d'un stuc jaunâtre imperméable à l'eau, contenant beaucoup de silice et de chaux et analogue à ce que nous nommons aujourd'hui ciment hydraulique. Une citerne est donc comme une grande amphore déposée dans la terre. De celles qui subsistent, les unes sont plus grandes que les autres; leur profondeur ordinaire paraît être d'environ quatre mètres; quelques-unes, plus spacieuses, en ont jusqu'à six. Le plus grand nombre sont en partie comblées et servent de repaire aux geckos et aux lézards. On remarquera sur le plan, autour de quelques citernes, un petit carré: il représente une légère cavité dont on entourait la bouche, sans doute pour que l'eau qui tombait des cruches retournât au réservoir; à cet usage aussi était probablement destinée une cavité circulaire qui se trouve parfois à côté de la citerne et communique avec elle par une rigole.

Il n'est pas toujours facile de s'expliquer comment l'eau se rendait dans ces réservoirs: quelques-uns d'entre eux sont placés aux points les plus élevés des collines; il n'y a autour de leur ou-

verture aucun trou rappelant un échafaudage destiné à rassembler les eaux ; il y a lieu de croire que c'était des toits des maisons voisines, et par des conduits qui ont disparu, que la pluie venait s'y réunir. On en trouve deux ou trois auxquelles descendent des rigoles creusées dans le roc ; pour la plupart, au contraire, ces rigoles servaient à rejeter sur la rue les eaux surabondantes ou à détourner des puits les eaux souillées.

Les femmes tiraient l'eau des citernes avec une corde qu'elles tenaient à la main ; ce qui le prouve, c'est que le bord en est souvent usé et poli comme on le voit dans beaucoup de margelles de puits antiques ; c'est sans doute pour éviter le choc du vase que la citerne est renflée vers son milieu. Le treuil n'était pas inconnu des anciens, puisqu'il est décrit et expliqué géométriquement dans les auteurs grecs ; mais l'on sait que leur vie privée était d'une extrême simplicité, et que la vie politique ou les cérémonies du culte occupaient leur pensée beaucoup plus que leurs besoins personnels.

Parmi les cinquante-huit citernes des rochers, il n'est pas sans intérêt de distinguer deux classes, celles qui ont appartenu à des maisons particulières et celles qui étaient évidemment sur la voie publique. Ces dernières sont plus intéressantes que les autres, parce qu'elles permettent d'imaginer un détail de plus dans la vie extérieure des Grecs : elles sont d'ordinaire situées sur un petit plateau formé par le rocher aplani ; plusieurs ruelles y aboutissent, comme on le reconnaît à la disposition des maisons d'alentour et à la direction des rigoles ; souvent c'est par des degrés que l'on y arrive. On se représente donc les femmes athéniennes, au coucher du soleil, se rendant à la citerne des divers points du quartier ; les unes montent, les autres descendent les degrés, portant leur amphore sur leur tête ou sur une épaule, un bras levé pour la soutenir, l'autre pendant sur leur robe à longs plis ; d'autres sont groupées autour de la citerne ; l'une d'entre elles puise de l'eau, pendant que les autres remplissent leurs vases ou conversent entre elles. Ces petits tableaux, qui se répètent sur divers points des collines, sont éclairés par les rayons obliques et dorés du soleil couchant. Ceux qui ont habité la Grèce reconnaîtront à ces traits, sous lesquels nous dépeignons la vie antique, les jeunes Mégariennes à la fontaine des nymphes Sithnides.

Les parties basses de la ville, *τὰ κάτω τῆς πόλεως*, depuis la loi rendue par Thésée, possédaient un grand nombre de puits. Il en

existe nécessairement plusieurs qui sont venus des anciens temps, puisque Athènes n'a jamais cessé d'être habitée. L'eau de ces puits n'est pas également agréable dans toute la ville ; elle perd en qualité à mesure que l'on descend vers le milieu et vers la porte Dipyle ; mais celle qui découle du Lycabète est d'une excellente qualité. Il ne serait pas sans intérêt de rechercher les puits antiques de la ville moderne et de les ajouter au plan ; ainsi se formerait peu à peu une restauration régulière et non hypothétique de l'ancienne ville. Enfin, outre la Clepsydre et l'Ennéacrounos, Athènes possédait encore des aqueducs : on a découvert de notre temps, le long de la chaîne du Lycabète, les restes d'un grand aqueduc, partant de Képhissia et apportant à Athènes les eaux du Pentélique. M<sup>me</sup> la duchesse de Plaisance en a découvert un autre dans sa propriété de l'Illissus, lequel paraît n'être qu'un regard du premier ; un cours d'eau souterrain fut aussi trouvé de mon temps derrière le palais du roi, dans un terrain que le roi faisait retourner pour l'agrandissement de ses jardins. L'on rapporte que les primats d'Athènes trouvèrent, en 1804, une belle source d'eau dans le voisinage de la Callirhoé ; comment donc a-t-elle disparu ? L'Ennéacrounos était sans contredit là où on la place d'ordinaire, c'est-à-dire dans le lit même de l'Illissus ; la flaque d'eau, qui était d'abord dans la cavité du nord, au pied du rocher, fut comblée de notre temps par le sable et il s'en forma une autre dans la cavité du sud. Ces disparitions et productions alternatives des eaux n'ont rien qui doive nous surprendre si nous nous rappelons que l'Illissus est un torrent. Nous avons, du reste, commencé le plan et le dessin de ces rochers, où nous retrouvions presque tous les canaux de l'Ennéacrounos de Pisistrate ; le temps nous a manqué pour le finir.

Avant de quitter ce sujet, nous appellerons l'attention sur deux grandes cavités creusées de mains d'homme, dont l'une se trouve au nord et non loin de la grande voie de la Cœlé (15), l'autre sur la pente de la colline du nord-ouest (16). Elles ont une forme allongée et sont terminées à une extrémité par une partie plus large et circulaire. Elles paraissent avoir été, comme les citernes, des réservoirs pour les eaux, à moins qu'elles n'aient servi dans quelque industrie particulière. Celle de la Κοιλίη, qui est beaucoup plus grande que l'autre, est de plus entourée d'une sorte de cadre creusé dans le roc et semblable à ceux de plusieurs citernes.

V. TOMBEAUX.

Le nombre des tombeaux encore existants s'élève à cent onze ; il faut y ajouter plusieurs tombes inachevées, un tumulus, une grande caverne sépulcrale, le monument de Philopappos, les tombeaux Cimoniens, et de nombreux cercueils de pierre que l'on trouve dans la ville moderne. Nous ne parlerons point de ces derniers, qui, n'étant pas à leur place, ne peuvent pas servir à la restauration du plan d'Athènes et dont les inscriptions ont été pour la plupart recueillies. Voici comment ces tombeaux sont partagés entre les collines : pour les collines du nord-ouest, trois ; pour celle du Pnyx, quarante-cinq ; pour la colline de l'ouest, quarante et un, et de plus deux tombes commencées, la grande caverne et le tumulus ; pour le Musée, vingt-deux, et de plus les tombeaux Cimoniens et le monument de Philopappos. Il n'existe aucun tombeau sur les rochers de l'Observatoire et de l'Aréopage, non plus que sur la partie intérieure du Pnyx ; ce qui justifie l'observation des auteurs anciens, que l'on ne creusait point de tombeaux dans l'intérieur des murs d'enceinte.

C'est principalement le long des grandes rues et sur les plateaux des collines qu'ils étaient situés : la grande voie de la Célé en est bordée des deux côtés, soit qu'ils y aient été taillés avant que le faubourg fût habité, soit que les habitants des collines ou des quartiers voisins aient de tout temps suivi cet usage. Nous savons que les anciens avaient coutume d'enterrer leurs morts ou sur des collines ou le long des routes, aux abords des villes ; il suffit ici de rappeler la longue énumération que fait Pausanias des morts célèbres ensevelis près de la voie sacrée et sur le chemin de l'Académie. Et d'ailleurs la Grèce aujourd'hui même nous fournit souvent la preuve que cet usage était général. Les voies les plus fréquentées, celles surtout que parcouraient des processions solennelles étaient préférées à toutes les autres. C'est plus tard seulement que, la mort ayant été envisagée comme un triste et douloureux événement, la mélancolie que le regret fait naître poussa les hommes à rechercher les lieux solitaires pour y entourer leurs morts d'ombre et de silence. Quant aux Athéniens, l'inconnu ne les effrayait pas ; ils ne s'attristaient point à l'avance de ce qui n'était à leurs yeux qu'un voyage au bout duquel ils se trouvaient réunis. Aussi plaçaient-ils souvent les tombeaux de leurs parents dans leur propre demeure : coutume touchante qui

n'inspirerait que le dégoût à beaucoup d'hommes de nos jours, et qui marquait chez les anciens un vif amour de leurs proches et une foi ardente dans leur immortalité. Ces fosses, presque toujours vides, parfois contenant encore quelques restes d'ossements, on ne les voit pas sans quelque émotion rangées par familles dans l'intérieur des maisons; souvent deux à deux, comme pour deux frères ou deux époux; d'autres fois, une tombe plus petite est creusée devant eux, comme pour attester que, les parents morts, leur famille s'éteignait dans leur unique enfant. La solitude de ces rochers, je dirais volontiers de cette vaste ruine, ajoute encore pour nous à son caractère mélancolique. Celui qui descend la grande voie de la Cœlé, bordée de sépulcres, ne tarde pas à perdre de vue, non-seulement l'Athènes moderne, mais l'Acropolis elle-même; la colline de l'ouest lui dérobe la plaine et la mer; la roche nue l'environne; aires de maisons, ornières de chars, canaux, escaliers, citernes, tout lui atteste que cette vallée a retenti autrefois de la vie bruyante de nombreux habitants; mais aussi le silence absolu, que les cris des corbeaux et les aboiements lointains des chiens errants viennent seuls interrompre, les tombes vides qui l'environnent, l'origan sur lequel on étendait jadis le corps et qui croît avec l'asphodèle dans les fentes des rochers, tous ces signes de mort lui rappellent que cette vie si active et si glorieuse s'est éteinte pour jamais.

• Il n'y a rien de fixe dans l'orientation des tombeaux; ils sont tous semblables entre eux, mais toutes les directions paraissent avoir été également bonnes. Que, dans un temps fort reculé, la tête du mort ait été tournée vers l'orient, c'est un fait qu'il serait nécessaire de bien établir; mais il est évident que cet usage n'a pas toujours été suivi. Quant à la forme de ces tombes, c'est celle d'un quadrilatère régulier, creusé horizontalement dans le rocher. Je n'en ai trouvé qu'un seul dans lequel on eût ménagé, vers une extrémité, un petit banc dans la pierre pour y déposer des vases funéraires ou d'autres objets sacrés; il est situé entre les deux ravins qui descendent du Pnyx dans la Cœlé.

Disons quelques mots seulement des cavernes sépulcrales: il n'en subsiste que deux dans le faubourg, l'une se trouve sur le bord méridional de la colline de l'ouest, l'autre sur le chemin de la Cœlé, non loin de la porte Mélitide. Nous donnons le dessin de la première (figure 8), qui est demeurée inconnue; elle renferme plusieurs tombeaux; elle ne porte aucun nom. Quant à la seconde,

il est probable que c'est bien elle que désigne Hérodote (VI, 103), là où il dit que Cimon fut enterré devant la ville, au-dessus (ou au delà) du chemin qui traverse la Cœlé. Il ajoute : « Vis-à-vis lui furent enterrés ses chevaux, qui avaient gagné trois fois le prix aux jeux olympiques. »

Pour mettre fin à cette notice sur un faubourg de l'ancienne Athènes, il nous reste à appeler l'attention sur deux grandes crevasses du rocher, à l'ouest et au nord de l'Observatoire. Elles servent aujourd'hui d'abattoirs ; celle de l'ouest est la plus grande et la plus profonde ; elle est escarpée des deux côtés ; son angle oriental paraît s'être étendu, s'il est vrai que la grande voie le traversât comme ses deux tronçons l'indiquent. Cette partie des rochers est hideuse à voir et capable de décourager ceux qui en dressent le plan : le sang des animaux que l'on y égorge, à la façon des anciens sacrificateurs<sup>1</sup>, se répand sur la terre, qui en est entièrement noire ; une odeur fétide s'exhale du fond des crevasses, soulevée par le soleil et les vents. Ces grands corbeaux, que les anciens préféraient aux flatteurs, y font leur demeure et n'attendent pas même le départ des hommes pour se jeter sur leur proie ; des chiens errants ne quittent pas ce séjour, ils y naissent, s'y nourrissent, y déposent en sécurité leurs petits : ce domaine est le leur. Que de fois j'eus à lutter contre eux lorsque je dressais le plan d'Athènes ! Heureusement que, revoyant chaque jour la même figure, ils prirent enfin patience et ne se détournèrent plus de leur pâture. Les maisons de la Cœlé finissent sur le plateau de la colline, en deçà des précipices ; ceux-ci sont situés sous le rempart, dans le lieu le plus solitaire de l'antique Athènes ; ajoutons que ces crevasses sont les seules de tout le pays et qu'il faudrait aller jusqu'à Phalère ou dans la petite chaîne du Lycabète pour en trouver d'autres. Toutes ces raisons ne suffisent-elles pas pour nous les faire regarder comme étant le Barathre, ces *Φάραγγες* dont parle Thucydide (II, 67), où furent jetés les corps des envoyés lacédémoniens ?

E. BURNOUF.

<sup>1</sup> Autour d'un pieu arrondi s'enroule une corde, à l'un des bouts de laquelle le bœuf est attaché par les cornes ; un homme tient l'autre bout. Il tire à lui : la bête, qui se sent captive, tourne en bondissant ; mais la corde se raccourcit toujours, la tête de la victime est amenée contre le poteau ; à ce moment un autre homme lui enfonce dans la nuque un couteau. Le bœuf tombe en s'affaissant avec un sourd mugissement, et sa vie s'échappe avec son sang.